

thomas  
mcguane

---

embuscade  
pour  
un piano



EMBUSCADE POUR UN PIANO

Qu'un piano soit criblé de chevrotine par un enfant embusqué dans un arbre, et c'est l'harmonie du monde qui vole en éclats. Mais que cet enfant, le nez plongé dans les entrailles de l'instrument, l'imagine chargé d'épices et voguant intact sur l'océan, et c'est l'imaginaire qui ordonne le chaos. Avec un sens du burlesque et une imagination foisonnante, Thomas McGuane reprend à son compte la tradition picaresque en la transposant dans l'espace américain des années 70. Son jeune héros, Nicholas Payne, successivement routard paumé, amoureux transi, cow-boy dérisoire, bâtisseur de chauves-souricières pour le compte d'un inénarrable amputé multiple, nous entraîne dans d'in-vraisemblables aventures.

« Fable fantaisiste sur les tribulations du jeune Nicholas Payne, qui tire sur le piano par la fenêtre ouverte du voisin. Fils métalliques sectionnés, trous déchiquetés, l'aile immense du couvercle au-dessus de sa tête, l'enfant plonge dans les entrailles du monde et sa vision prend forme. Et lui aussi prend forme au terme d'un voyage picaresque et poétique. » (Liliane Kerjan, *La Quinzaine littéraire*)

« McGuane lance sur l'asphalte un routard post-sixties qui veut faire de la folie un mode de vie et qui écume l'Amérique à moto, entre le Michigan, la Californie et la Floride : cette tête brûlée fonce à tombeau ouvert sur les traces de Kerouac, mais il ne rencontrera pas de clochards célestes, seulement quelques bouseux armés de Winchester et un piano dézingué, le tout saupoudré de commentaires acides sur l'Amérique de l'époque. » (André Clavel, *Lire*)

**THOMAS McGUANE**  
embuscade pour un piano

**du même auteur**  
**chez Christian Bourgois éditeur**

à la cadence de l'herbe  
l'ange de personne  
le club de chasse  
comment plumer un pigeon  
embuscade pour un piano  
en déroute  
l'homme qui avait perdu son nom  
outsider  
panama  
rien que du ciel bleu  
la source chaude  
sur les jantes

**du même auteur**  
**dans la collection « Titres »**

à la cadence de l'herbe  
le club de chasse  
la source chaude

# THOMAS McGUANE

embuscade  
pour  
un piano

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Brice Matthieussent

Christian Bourgois éditeur ◊

Extrait de la publication

Titre original :  
*The Bushwhacked Piano*

© Thomas McGuane, 1971

All rights reserved

© Christian Bourgois éditeur 1990, 2009 pour la traduction française

ISBN 978 2 267 02279 7

Extrait de la publication

*Je dédie ce livre à mon père et à ma mère.*

Quand la mer était calme,  
tous les navires sans exception  
flottaient aisément.

**W.S.**



## I

Il y a des années de cela, un enfant embusqué dans un arbre avec un fusil de petit calibre aligna un piano dans sa mire à travers la fenêtre ouverte du salon d'un voisin. C'était l'été. L'enfant s'appelait Nicholas Payne.

Le propriétaire du piano l'obligea à descendre de son arbre, fracassa le fusil contre un rocher avant de le jeter au loin, saisit l'enfant à la nuque pour l'entraîner dans son salon, puis lui plongea la tête dans le piano, le forçant ainsi à contempler ses entrailles, les cordes brisées, les trous déchiquetés à travers lesquels de fins rais de lumière allumaient de minuscules cercles d'ombre au fond de l'instrument.

– Tu m'as démoli mon piano.

L'enfant devait se rappeler l'aile immense du couvercle au-dessus de sa tête, l'obscurité, les fils métalliques sectionnés qui se recroquevillaient, le parfum âcre, et puis cette vision soudaine d'un piano bourré d'épices quittant un port des Indes pour s'élancer vers le large, sans tous ces trous de chevrotine qui l'auraient envoyé par le fond, le grément musical de ses cordes intactes, son couvercle d'acajou fendant le vent et abritant une cargaison d'aromates humides et parfumés.

Quelle image!

Après cela, les dents de sagesse, une parfaite horreur : l'une se détacha de la mâchoire en glissant aussi facilement qu'un pépin d'orange qui gicle entre les doigts; l'autre, plus problématique, nécessita l'incision d'une languette de chair et tout un travail de burinage dans un fouillis de racines et de nerfs mêlés, la dent finissant par sortir en morceaux tandis que la mort elle-même semblait jaillir du maxillaire infecté.

Ensuite : une visite à la ferme de son grand-père. Abandonnée. Les fenêtres anonymes étincelaient devant un champ de luzerne entièrement envahi d'ansérine. Des écrous papillons mettaient des lunules noires au bois pourri des volets. Lorsque, devant la vitre de la véranda, il s'abrita les yeux avec les mains afin de regarder dans la vieille cuisine, il aperçut une kyrielle de tuyaux brisés qui saillaient des murs et pointaient vers l'intérieur de la pièce; dans la pénombre du fond, un chauffe-eau à l'émail blanc balaféré d'une traînée de rouille était accroupi tel un monstre. Quand il ouvrit la porte d'un coup de pied, elle frémit sur ses gonds; de sa serrure giclèrent alors des vis beaucoup trop longues. Il entreprit d'explorer la maison, mais y renonça dans la salle de bains où une baignoire se dressait avec la grâce d'une danseuse sur des pattes de lion en fer forgé, ses robinets à sec, bulbeux.

Des années plus tard, mais selon lui dans une évidente continuité, une femme assise sur un tabouret bleu se coiffait énergiquement avec un peigne en écaille de tortue. Derrière elle, sur le lit, Nicholas Payne, son séducteur, la visait entre les deux premiers orteils de son pied droit, en regrettant que sa jambe ne fût pas un fusil Garland.

Il conservait de cette époque d'innombrables souvenirs similaires, dont une poignée paraissaient frayer une voie directe vers la folie : ainsi, le visage moucheté d'un courtier en Bourse, ses yeux doux et globuleux, sa voix parfaitement larvaire.

Sa jeunesse le dispensait de semblables rapprochements, alors que de bon matin il titubait dans une ville déserte, les yeux rougis, vêtu d'un peignoir maculé de taches d'œuf, ses deux index coincés aux commissures des lèvres pour étirer sa bouche en une fente blanchâtre et grotesque, d'où saillait sa langue. Les infirmiers, qui curieusement le jugèrent dangereux, lui fournirent une camisole à manches longues. Une attention aussi insultante qu'inutile.

Cela remontait désormais à un certain temps, et il se rétablît chez lui. Lorsqu'il se sentait un peu bizarre, il se postait parfois la nuit à la fenêtre de sa chambre, il ouvrait son pantalon et urinait sur les noyers qui brillaient au clair de lune en contrebas. Il faisait aussi cuire des œufs sur les plaques électriques, puis oubliait de les manger ; ou bien il s'enfermait dans les ténèbres du placard parmi les chaussures poussiéreuses. Il possédait un vieux violoncelle peint en bleu, sur lequel il jouait souvent. Une nuit, il remplaça l'archer par des tenailles, ce qui mit fin aux séances musicales.

Ses parents déclarèrent qu'on ne pouvait pas le laisser seul avec un instrument de musique.

Ensuite, alors qu'il avait de si brillants résultats scolaires, il s'enticha d'une moto. Aujourd'hui, son voyage lui revenait en mémoire selon des versions ou des épisodes courts et allègres. Tout le monde devina qu'il allait reprendre ses frasques. Même l'amie de

sa mère, l'ancienne directrice du Longines Symphonette, avait remarqué qu'il ruminait quelque chose. Elle enseignait le piano; Payne avait la musique dans le sang.

Mais Payne ne se rappelait que ce premier voyage intercontinental. Il roula vers la Californie sur une Matchless anglaise. Le Nebraska lui parut si vide qu'il avait parfois l'impression de ne pas avancer du tout. C'était l'époque de la restriction des cultures, et sur la route il fallait faire attention aux faisans. Payne eut l'intuition qu'un seul de ces volatiles adultes suffirait à démolir une moto de course de marque anglaise. Il se souvint ensuite de deux cow-boys à la sortie de Vernal, dans l'Utah, qui dans les rafales de vent chassaient un billet de cinq dollars sur une pâture.

Une fille voyagea derrière lui sur la selle entre Lordsburg, dans le Colorado, et Reno, dans le Nevada; elle lui offrit un pot de cinq cents grammes de brillantine Floyd Collins pour éviter que le vent de la vitesse ne le décoiffe.

A première vue, la Californie se résumait à la navrante niaiserie de l'Ouest Doré, au beau tumulte élémentaire des collines jaunes hérissées d'éoliennes métalliques, aux autoroutes improbables accrochées au bord de la terre, aux villes côtières, aux forêts et aux jolies filles dont la queue de cheval oscillait dans la brise. Un cinéma de Sacramento jouait *Mondo Freudo*.

A Oakland, il vit deux gamins des bidonvilles se battre à l'épée sur un crassier. A Palo Alto, un dandy grassouillet engoncé dans une culotte de cheval lui cria de la porte d'une écurie de luxe : « Mon cheval est tout sale ! » Par une soirée assez fraîche à Union Square, il écouta une jeune femme au regard

exalté déclamer qu'elle avait vu de frêles grand-mères violées par des zombies du Kiwani Club, vu des nervis du Rotary battre comme plâtre d'innocentes jeunes filles dans une cave à charbon, vu Irving Berlin acheter un Orange Julius à Queens.

Au printemps de la même année, San Francisco était infesté de swamis. Il n'y resta pas longtemps. Il s'installa jusqu'à l'automne au nord de San Francisco, à Bolinas, dans une maison de location. Sa mémoire condensait aujourd'hui tous ces mois en une seule matinée où il s'était levé à l'aube avant de se diriger vers la fenêtre. Derrière le champ qui au sud limitait la mesa basse et verdoyante où il vivait, il aperçut l'énorme baleine argentée du brouillard qui montait de la mer pour s'établir sur Bolinas, le lagon et, au loin, les collines basses. Sous les premiers rayons d'un soleil mouillé, les eucalyptus pleins d'oiseaux qui entouraient la maison embaumaient. Il fit démarrer sa moto, puis partit à fond de train sur la route panoramique, vers le bord de la mesa et l'océan, droit vers le mur de brouillard qui léchait la falaise. Tout près du bord, il s'engagea sur la route des terrasses et descendit à bonne allure parmi les eucalyptus et les cèdres, négociant les innombrables virages sans presque ralentir, tandis que les odeurs franchissaient incognito ses narines pour descendre directement dans ses poumons; au-dessus de sa tête, les frondaisons filtraient le soleil, dispersaient l'obscurité; les dépressions de la route semblaient absorber la lumière, les virages relevés déroulaient l'ombre du motard, puis la chaussée s'aplatissait pour longer la base de Little Mesa; il s'engagea sur le ciment rugueux de la rampe d'accès à la plage, où il fut englouti par un brouillard que le soleil déchiquetait en lambeaux; la plage était

sombre, finement ourlée, comme labourée selon ses courbes de niveaux; le socle rocheux affleurait un peu partout à travers le sable, obligeant Payne à conduire avec prudence quoique vite, sa roue avant naviguant un peu, jusqu'à ce qu'il atteignît le récif de Duxbury où il avait un jour attrapé une grosse pieuvre rougeâtre à la couleur de tulipe presque fanée, ainsi que de pleins sacs d'anguilles à gueule de singe, des callionymes et des coques – sa nourriture.

Ce jour-là il entreprit de ramasser des moules, qu'il arrachait impatientement à leur rocher, car il mettait moins de soin et de philosophie à récolter les produits de la terre ou de la mer qu'à manger des moules deux fois par semaine, préalablement cuites dans du vin blanc de montagne de qualité inférieure, soixante cents le quart de gallon, et du fenouil. Lorsqu'il eut achevé son travail, il s'assit sur le plus gros rocher au bout du récif; le varech et les algues dérivèrent en contrebas, ainsi que les restes d'un panneau d'écouille brisé. La brume établit ses défenses selon un périmètre presque circulaire à l'intérieur duquel brillait un soleil violet. La mer traçait au loin une ligne de mercure. Les cocorlis filaient au bord de la grève dans un air salé presque fétide. Songeant à son foyer, Payne comprit qu'il y retournerait inéluctablement; puis il découvrit en un raccourci saisissant qu'il ne valait pas tripette comme citoyen. En un sens, c'était une bonne nouvelle. Dès qu'il commença de se considérer comme un poids mort pour la société, il se sentit submergé d'une sorte d'énergie tranquille, et l'impression de chercher sans arrêt des ennuis le quitta.

Quant au retour au foyer proprement dit, son souvenir fourmillait de détails plus ou moins flous; le

quai des vapeurs de Sugar Island semblait drapé de pluie. Il se le rappelait fort bien. C'était une saison humide et maussade dans le Michigan, mais il avait oublié laquelle – il y en avait tant. Et puis ceci : le cargo *Maida*, bon pour la casse, tiré par des remorqueurs vers l'hostie crayeuse du soleil et le plan d'eau blanc de céruse de la rivière Detroit, des mâts de charge noirs et luisants, du mâchefer – tout le panorama blafard et cloacal de la trop célèbre nature américaine débouchant dans le lac Erié où, du temps où Payne y chassait le canard, une rame agitée dans la vase faisait remonter des volutes bleutées de pétrole, de déchets toxiques et d'immondices coagulés dans lesquels les heureux nababs de l'industrie nationale veulent que les enfants se baignent. C'était une eau qui s'écoulait en nappes et en filons. C'était une eau qui par fierté refusait de se mêler. C'était une eau dont les courants faisaient remonter les additifs en flaques iridescentes et en somptueux arcs-en-ciel empoisonnés. C'était une eau sur laquelle on aurait pu marcher sans crier au miracle.

Payne, qui se languissait sur un quai charbonnier désaffecté, imagina pour la énième fois son foyer. Il se concentra puissamment pour ressusciter ces eaux où la perche abondait et qu'il se rappelait comme si c'était hier. Il rêva des visions pittoresques de longues pelouses drues qui descendaient jusqu'à la rivière et au lac dans une brume lumineuse. Il se remémora cargos et vapeurs qui passaient devant l'herbe, les palaces aux roues à aubes latérales et aux fenêtres de cristal de la D & C Line dont le défilé majestueux avait si récemment emprunté le canal du Canada tandis que l'eau portait jusqu'à Grosse Ile le son de leurs orchestres.

Mais cette fois, le *Maida* peinait sous ses yeux sur

le flot puant, bardé de flèches de rouille que de sinistres dalots décochaient vers la ligne de flottaison. Sur le pont, une poignée d'hommes regrettaient le bon vieux temps. La vie au cœur de l'Amérique avait donc changé. Seul un clown n'aurait rien remarqué.

Feindre que rien n'avait changé était donc possible. Moyennant quoi il tomba amoureux d'une certaine Ann, une beauté farouche qui s'intéressait à l'art; qui, comme nulle autre, connaissait son Payne par cœur et qui, en un sens nullement humiliant pour l'intéressé, voyait clair dans son jeu. Au début, leur idylle s'assimila à l'un de ces phénomènes biochimiques qui paraissent tellement romantiques dans les livres ou au cinéma. Ann avait une belle voix indolente dont le timbre un peu rauque vous prenait au bas-ventre; Payne, qui y était très sensible, sortit le grand jeu : rictus idiots et sourires crétins, une kyrielle de dents saines, carrées, éclatantes de blancheur, qui ne pouvaient venir que d'une région qui produisait aussi de grandes quantités de grain, de céréales et de maïs – et qui arrêterent net la jeune fille pour l'intéresser à ce, à ce quoi?, cet enjôleur, ce visage plissé par l'imbécillité du désir et par les effets variés d'une équipée transcontinentale motorisée, une crispation volontaire, musclée, étincelante, peut-être celle d'un fou. Et elle le regarda!

Il se rendit chez elle. Il croassa *Donne-toi à moi* derrière les vitres baissées de sa Hudson Hornet qui, comparée à la maison assez élégante d'Ann, semblait affreusement laide. Il sentit une étrange tension relier soudain sa voiture à la maison. La Hornet vert menthe cessa d'être sa fierté et sa joie. Le va-et-vient stupide de ses pistons dans leurs boîtes de peinture en perdit tout charme. Cette voiture lui devint



spirituellement inférieure. Entre ses mains, le volant se fit lointain, une roue de foire. Le tissu grossier des sièges remontait à Mathusalem. Tous les cadrans : morts. Le compteur kilométrique avait bredouillé sa première répétition en 1953, alors que Payne n'était qu'un gamin. Le mois précédent il avait fait installer un nouveau carburateur. Quand il ouvrit le capot, le spectacle de ce tubercule d'acier brillant ajusté aux surfaces rouillées et imprécises du moteur le déprima. L'innocence blessante des champignons. Ce genre de détail suffit à vous casser le moral. Une tache vert pâle sur une miche de pain jette un masque d'effroi sur une semaine entière. Ces menus contrastes ébranlent qui les remarque. Ce jour-là, le hiatus qui existait entre sa voiture à lui et sa maison à elle eut exactement cet effet. Il y voyait à peine à travers le pare-brise, mais le verre immaculé eût été insupportable. Le monde se modifiait sans arrêt à travers ces occlusions. Les objets glissaient et bondissaient derrière son pare-brise lorsqu'il passait devant eux. Il prévoyait parfaitement la manière dont un bâtiment traverserait peu à peu son cadre, puis sauterait de quinze degrés comme par un tour de magie optique. Pourvu que je n'entre pas dans cette maison. Juste au centre du pare-brise une ligne blanc bleuâtre ressemblait à une vrille s'enroulant sur elle-même vers le bas avant d'exploser en une parfaite réplique de lézard fœtal nourri par les capillaires qui envahissaient toute la surface du verre.

Il s'extirpa non sans mal de sa machine, marcha vers la porte, reçut la permission d'entrer, traversa la maison jusqu'au mur de derrière où Ann Fitzgerald repeignait une treille blanche; sa main droite tenait un pinceau d'où dégouttaient de pâles étoiles de peinture dans la poussière.

– Oui, lui dit-elle. Je suis d'accord.

Elle lui signifiait seulement qu'elle acceptait de le revoir.

– Reste où tu es, ajouta-t-elle.

Quelques instants plus tard, elle le photographia avec un gros appareil compliqué.

– Ce sera tout, fit-elle en souriant.

Le quai des vapeurs, ancienne propriété de la Société des Loisirs de Sugar Island, liquidée en 1911, était une longue jetée à demi submergée et bordée de balustrades. Au pied de cette estacade, abandonnés parmi les arbres, se trouvaient tout un assortiment évocateur de pavillons, de guichets et d'écuries. Deux rampes sculptées montaient tout droit et très haut vers le ciel. Le plus grand bâtiment, construit dans le même style que le pavillon, était une piste pour patins à roulettes. La forêt l'avait presque envahie.

Il faisait nuit; le rugissement des patins à roulettes, au-dessus desquels il poursuivait la fille, Ann, sur les planches gauchies et disjointes du parquet, emplissait les oreilles de Nicholas Payne. Il allait un peu moins vite qu'elle, car il descendait les pentes accroupi alors qu'Ann les négociait debout; elle conservait donc son avance, et ils vrombissaient de concert en décrivant des cercles frémissants qui les faisaient régulièrement passer de l'ombre à la lumière des huit fenêtres élevées. Payne aperçut la lune épinglée sur la vitre intacte d'un battant, grommela quelque chose du genre *maintenant regarde-moi bien*, puis patina de plus belle alors que les claquements du bois martelaient ses tympanes sur un rythme effréné, et que la colonne couverte de

miroirs qui se dressait au centre de la salle scintillait à la lisière de son champ visuel; il se rapprocha d'Ann jusqu'à ce qu'elle ne soit plus vaporeuse ni floue dans la lumière changeante, mais parfaitement nette devant lui, elle ainsi que les petits plis de sa jupette qui frôlaient et caressaient l'intérieur soyeux de ses cuisses. Alors Payne s'essaya à une figure de haute voltige qui dépassait largement ses compétences : il bondit en avant sur un seul patin, allongea une jambe très haut derrière lui, tel un patineur chevronné sur un tableau hollandais, tendit le bras loin devant lui, fit remonter sa main le long d'une cuisse et la referma sur l'entrejambe de sa bien-aimée. Hélas, après cet instant d'extase, il mordit la poussière, son nez laboura le parquet comme un talon de quille la vase, puis il releva la tête pour regarder le centre irréel et bouffant de la petite culotte convoitée. Ann Fitzgerald, assise pieds écartés, ses disques de bois tournant toujours sur leurs roulements à billes, éclata d'un grand rire qui s'adressait tant à Payne qu'à elle-même, et lui dit :

– Espèce de con.

## II

C'était l'une de ces journées où la vie ne vaut guère mieux qu'une tempête de sable à l'entrée d'un trou à rats. Il partit faire un tour dans sa Hudson Hornet, et en revint soulagé, satisfait. Tout au long du trajet, il n'avait été qu'un simple automobiliste.

Alors qu'ils sortaient ensemble depuis longtemps et qu'une confiance réciproque s'était instaurée grâce à cette fréquentation assidue, Payne eut l'occasion de constater qu'aucune confiance réciproque ne s'était instaurée grâce au temps depuis lequel ils sortaient ensemble.

Il eut la preuve indubitable – ses yeux en furent témoins – qu'Ann avait rendez-vous cet après-midi-là avec une vieille connaissance nommée George Russell. Un accord tacite expliquait la chose. Il s'agissait d'une compensation assez modeste au fait qu'elle s'était envolée en Europe avec ce zigomar un an plus tôt seulement, à une époque où la confiance réciproque qui selon Payne s'était instaurée entre eux aurait dû empêcher Ann de regarder un autre homme. Tous deux subirent ensuite des mois de récriminations viscérales, qui les désolaient sans toutefois, croyait-il, « entamer leur amour ». Et maintenant, une fois de plus, George

Normandie Roto Impression s.a.s. à Lonrai (61250)  
Dépôt légal : janvier 2012  
N° d'édition : 2138 - N° d'impression : 11-4251  
Imprimé en France

Extrait de la publication

thomas  
mcguane  
embuscade  
pour  
un piano



# Embuscade pour un piano

## Thomas McGuane

Cette édition électronique du livre  
*Embuscade pour un piano* de Thomas McGuane  
a été réalisée 18 février 2012  
par les Éditions Christian Bourgois.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782267022797).

ISBN PDF : 9782267023695.

Numéro d'édition : 11-4251